

JOHN GREEN

LA SOCIÉTÉ FABIENNE

L'INSTAURATION D'UN NOUVEL ORDRE INTERNATIONAL
CHEZ
BÉATRICE ET SYDNEY WEBB

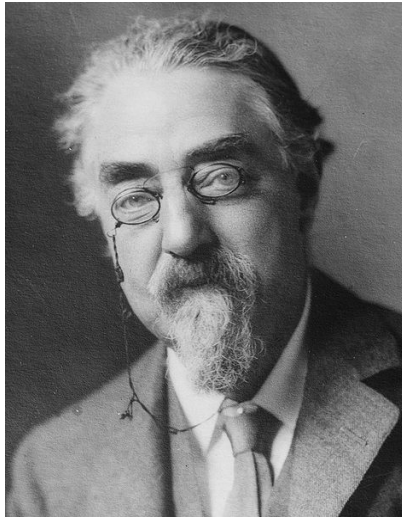


Éditions Saint-Remi

– 2015 –



Béatrice Webb



Sydney Webb

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

"*Avant de discuter mettons nous d'accord sur les termes*".

Voltaire

La rédaction de la présente thèse avait été singulièrement compliquée par l'utilisation de très nombreux synonymes français, allemands, anglais, polonais et hollandais du vocabulaire politique. Les ouvrages cités en référence et ceux qui ont fourni des citations en anglais ou en allemand ont été en majeure partie écrits par des auteurs étrangers travaillant avec un vocabulaire qui est propre à leur langue nationale. Pour mieux garder le sens voulu par ces auteurs étrangers, il a été jugé plus probe de reproduire textuellement leurs idées sans les traduire en français. Quelques exemples illustreront ces difficultés de traduction :

"Libéral." (Dans le sens politique uniquement.)

Le dictionnaire *Larousse* mentionne laconiquement :

"libéral, masculin."

Le *Robert* explique : "qui est partisan du libéralisme" et renvoie à ce mot où nous lisons :

1° vieilli. Attitude, doctrine des libéraux, partisans de la liberté politique, de la liberté de conscience.

2° Mod. (Opposé à l'étatisme, socialisme).

Le *Cassell's New English Dictionary* le définit comme suit :

"Favorise la liberté et un gouvernement démocratique, s'oppose aux privilèges de l'aristocratie ; qui sied à un gentleman, n'est pas technocrate, favorise un développement spirituel libre (spécialement l'éducation) ; quelqu'un qui donne la préférence au progrès et à la réforme, particulièrement en donnant un pouvoir accru au peuple."

La définition anglaise est plus explicite et note que le libéral veut donner un pouvoir accru au peuple. Le fait qu'il donne aussi la préférence au progrès social n'est pas mentionné dans le Ro-

bert. En plus l'Anglais considère, suivant le *Cassell's*, "qu'un gentleman n'est parfait que s'il est un libéral." Et ce qu'un Américain comprend par "liberal" sera expliqué ultérieurement.

Le *Larousse* traduit "socialisme" par "socialism", alors que le Robert dit :

"doctrine d'organisation sociale qui entend faire prévaloir l'intérêt, le bien général, sur les intérêts particuliers au moyen d'une organisation concertée (opposée à libéralisme) ; organisation sociale qui tend aux mêmes buts, dans un souci de progrès social."

Cassell's dictionary explique :

"doctrine suivant laquelle l'organisation politique et économique de la société devrait être basée sur la soumission de l'individu aux intérêts de la communauté, comprenant la propriété collective des sources et instruments de production, le contrôle démocratique de l'industrie, la coopération au lieu d'un enrichissement privé et individuel, la distribution des produits par l'État, la place des salaires, l'éducation libre, etc."

La définition anglaise ressemble à la doctrine actuelle du Parti communiste français, et la confusion est donc considérable entre socialisme français et "socialism" anglais.

"Communisme" se traduit par "communism" pour le *Larousse*.

Le *Robert* note :

1° Vieux. Toute organisation économique et sociale fondée sur la suppression de la propriété privée au profit de la propriété collective.

2° Communisme marxiste, système social prévu par Marx, où les biens de production appartiennent à la communauté".

Dans *Cassell's* nous lisons :

"Une théorie de gouvernement basée sur la conviction que le socialisme véritable ne peut être atteint que par le renverse-

ment par la violence du capitalisme et par l'établissement au pouvoir du prolétariat."

Pour un Anglais un communiste est donc un socialiste qui veut obtenir le pouvoir par la révolution violente.

Les dictionnaires qui ont servi ici de référence ne tiennent nullement compte de l'usage actuel de l'expression "socialisme", surtout lorsque socialisme est combiné avec démocratie. La confusion est alors totale. Les Anglais ont adopté cette combinaison autour de 1900 pour désigner le mouvement de Henry M. Hyndman : "*Social Democratic Federation*". Or ce mouvement était complètement marxisant et bien loin de la social-démocratie allemande de 1980 par exemple. Et on se souvient que c'est le parti social démocrate russe qui porta Lénine au pouvoir.

Autre exemple actuel : La Société fabienne de 1981 traverse une crise. En effet, un nouveau parti social-démocrate britannique avait été fondé par Shirley Williams, John Ropert, John Cartwright et David Gainsbury. Tous ces personnages ont été membres du bureau de la Société fabienne et Shirley Williams fut même présidente des fabianistes. Les fondateurs du nouveau parti devaient donner leur démission en bloc à la Société fabienne. Une session extraordinaire de la Société décidera si elle veut garder en son sein des socialistes de toutes tendances, car ses statuts exigent que chaque impétrant signe une déclaration qui stipule que le nouvel adhérent est un socialiste susceptible de devenir membre du Labour. Il s'ensuit qu'un Anglais socialiste non éligible au Parti travailliste (qui n'admet pas une double appartenance à un autre parti politique, même si ce parti professe des idées socialistes) ne peut devenir membre à part entière de la Société fabienne. Ce fait démontre que les socialistes fabiens – et partant les travaillistes – doivent être considérés comme des socialistes nationaux ou plutôt impériaux, étant donné que le Labour se limite au monde de l'ancien Empire.

La lecture attentive des publications anglaises, allemandes, américaines et polonaises traitant du socialisme et de la social-démocratie conduit à l'hypothèse suivante : est socialiste tout court celui qui adhère à un socialisme national ; est social-démocrate celui qui professe un socialisme international.

Pour appuyer cette hypothèse ne citons que le mouvement polonais "*Solidarnosc*" fondé en 1883 par Kazimierz Puchewicz. (*Solidarnosc* devait disparaître la même année de sa fondation après la mort de Puchewicz pour ne renaître qu'avec Lech Walesa). Ce mouvement se voulait social-démocrate, donc internationaliste comme il l'avait proclamé dans son programme. En cela il est considéré comme le précurseur de la social-démocratie polonaise.

Les divers mouvements sociaux-démocrates polonais avaient comme principaux adversaires les "socialistes" polonais qui se considéraient comme des nationalistes œuvrant pour un état purement polonais¹. Il est intéressant de noter en passant que le Maréchal Pilsudski fut un des chefs de la *Polska Partia Socjalistyczna* (P.P.S.). Il est entré dans la légende et fut très populaire en France. On sait moins qu'Hitler, après l'invasion de la Pologne en 1939 avait délégué des officiers supérieurs de la Wehrmacht pour monter une garde d'honneur sur sa tombe tout en faisant déposer une couronne en son nom)². Ce n'était pas un geste de propagande en soi mais un geste de solidarité entre socialistes nationaux.

¹ Georg W. Strobel : *Die Partei Rosa Luxemburgs, Lenin und die SPD*. (Franz Steiner Verlag, Wiesbaden. 1974) Cet ouvrage fournit une description détaillée de l'internationalisme européen de la social-démocratie russe et polonaise. Il est à noter aussi que c'est le seul ouvrage à notre connaissance traitant ce problème.

² Bulletin quotidien du Haut Commandement de la Wehrmacht en date du 7.9.1939 : "Nos troupes ont occupé sans combat la ville de Cracovie. Les honneurs militaires furent rendus sur la tombe du Maréchal Pilsudski." Les trouves en question se trouvaient sous le commandement du Général List. (Militärisches Forschungsarchiv, Freiburg i. Br.)

Il existe par ailleurs de très nombreux exemples où les sociaux-démocrates se posent en internationalistes et les socialistes en nationaux.

Le terme social-démocratie, par contre, n'est pas connu dans le vocabulaire politique consacré aux affaires intérieures aux Etats-Unis, il n'est employé que pour désigner des mouvements non-américains. Pour désigner un socialiste aux Etats-Unis on parle d'un "liberal". Le terme "socialist" a disparu dans le Nouveau monde, lors de la guerre hispano-américaine, pour des raisons essentiellement "chauvinistes." Un Américain se déclarant être un "liberal democrat" est à classer comme un social-démocrate et un "liberal republican" est un socialiste national.

Pour rester dans la terminologie américaine, mentionnons qu'un nationaliste est une personne ayant le sens patriotique. Ici le synonyme est juste – au moins partiellement ! Car un "nationalist" américain peut être aussi, dans le sens américain, une personne favorisant la nationalisation de la production.

Et que dire des "naturalistes" polonais et allemands qui sont en fait des socialistes "réalistes" plutôt que des socialistes "idéalistes" ou "utopiques" comme Edward Bellamy ?

Les lignes qui ont précédé sont trop laconiques et superficielles ; le problème des synonymes mérite déjà à lui seul une étude approfondie. L'idée principale de cette introduction a été d'avertir le lecteur des difficultés parfois insurmontables que l'on rencontre quand il s'agit de définir précisément la pensée des auteurs étrangers utilisant des expressions qui paraissent familières aux oreilles françaises.

INTRODUCTION

Beatrice et Sidney Webb, les premiers analystes "scientifiques"¹ modernes de la société industrielle en Grande Bretagne de la fin du 19^e et du début du 20^e siècle, sont pratiquement inconnus en France et dans les pays non anglophones, tout comme les autres socialistes, tels que William Morris, John Stuart Mill et Robert Owen, pour ne citer que les plus importants ayant participé à la formation des esprits lors de la révolution industrielle en Grande Bretagne ; révolution qui a suivi l'invention de la machine à vapeur, et qui aida à parachever celle de 1789 en bouleversant définitivement les croyances, les traditions et les mœurs d'un monde aux structures sociales immobiles.

La naissance de la société industrielle a pris l'humanité au dépourvu. Rien dans l'articulation de la société d'antan ne prévoyait de fournir à l'homme une protection contre un déracinement si rapide, une concentration dans des villes où la lutte pour la survie n'était plus dirigée contre la nature mais contre ses propres congénères. Une lutte où l'homme, malgré la multitude qui l'entourait, se trouva de plus en plus isolé et désemparé.

Il venait d'un milieu rural où existaient certes des classes mais où sa place était assurée à l'intérieur du groupe familial, qui assurait sa subsistance jusqu'à sa mort. Seule une calamité de la nature pouvait alors le menacer. Même s'il devait obéissance à son seigneur pour des corvées et services de guerre, il avait cette grande "Caisse de sécurité sociale" qu'étaient sa famille, son clan, son village et – quoi que l'on dise – le seigneur et le curé. Ce milieu prenait soin des faibles, des fous et autres "anormaux" suivant ses moyens et ses inclinations. A cette époque, l'homme ne frappait pas à la porte d'un Etat – encore nébuleux – pour exiger aide, réparation ou consolation des mains d'un corps de fonctionnaires anonymes et irresponsables.

¹ Cette épithète est chère à Beatrice qui l'utilise volontiers dans son Journal : "*My pet theorie (...) to be a great sociologist (...)* p. 340 du 17.9.1883. "*We scientific humanists have a scale of values*" (...) p. 7246 du 7.1.1942.

Quand la frénésie de l'industrialisation survint, elle transforma d'abord l'artisanat avec ses guildes et ses ateliers en usines où il fallait produire de plus en plus et de plus en plus vite.

Pour produire vite et beaucoup, il fallait se grouper, créer des ensembles de production pour diminuer les coûts, inventer des machines, trouver des capitaux, organiser le commerce sur une échelle de plus en plus vaste en conquérant par la force, si nécessaire, une nouvelle clientèle. C'est surtout cette dernière mesure qui souleva l'indignation des socialistes qui lancèrent le slogan de "l'exploitation de l'homme par l'homme" en condamnant l'impérialisme économique et capitaliste. L'ironie du fait qu'un marché saturé signifie une baisse ou un arrêt de la production apportant la misère dans les rangs, non seulement du prolétariat, mais aussi du cadre de maîtrise et du propriétaire de l'outil de production est inadmissible aux économistes socialistes. Tout en condamnant la "politique de la canonnière", on crée par des moyens artificiels (réclame et propagande) des besoins chez les plus démunis – sans tenir compte de leurs nationalités – pour écouler chez eux une production invendable parmi les nantis. Pour ce faire, il faut naturellement fournir aux nécessiteux des moyens financiers afin de faire démarrer les échanges et cela n'est possible qu'en les sortant à leur tour d'un mode de vie "rétrograde."

Afin de propager l'idée du relèvement de la condition humaine, dont le but était – comme expliqué ci-dessus – une visée capitaliste de l'époque industrielle, une philosophie naquit, dont le langage rappelle le langage religieux. Dans la philosophie du Progrès, l'Homme devint l'objet de vénération et Dieu, le mystérieux et l'incompréhensible, devait être balayé pour permettre l'intronisation de la déesse Raison. La course au bonheur positiviste et agnostique pouvait commencer – apparemment sans obstacles – car la Raison avait été élue pour guider le nouveau monde.

Mais dans toute course il y a ceux qui courent et qui savent qu'en tenant bon, on arrivera au but ; ceux qui courent parce que les autres courent aussi ; ceux qui courent parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire ; ceux qui rejoignent en route et ceux qui se contentent de regarder la course ; ceux qui tombent fatigués sans

pouvoir se relever qu'avec l'aide d'un Samaritain ; ceux qui n'ont pas remarqué qu'ils sont arrivés au but et ceux qui se reposent pour continuer plus tard ; bref, il suffit de regarder un cross populaire pour trouver d'autres images reflétant une humanité libérée de ses contraintes pour s'élancer vers un but que personne encore n'a réussi à définir suffisamment pour être accepté par tous les hommes. Ainsi les philosophes et réformateurs, semblables à des poteaux indicateurs, jalonnent ce parcours où se hâte l'humanité ; ils montrent une direction à suivre, mais en bons poteaux, ils restent sur place et ne suivent pas.

L'industrialisation dans son aspect le plus brutal a permis à certains un enrichissement matériel considérable, à beaucoup une place enviable et à la grande masse une incertitude totale. Que le meilleur gagne et que le faible périclisse ! A cette fatalité apparemment sans issue il fallait s'attaquer sans tarder.

Mais le Samaritain était mourant, car il représentait la Charité – donc l'Eglise – et la Charité était devenue odieuse pour l'homme libéré par la Raison et le Progrès. On exigeait le droit à la vie et non des aumônes.

Après beaucoup de tâtonnements, les hommes en retard dans la course – retards causés par la malchance, la maladie, l'absence d'éducation et autres facteurs, mais aussi, il serait honnête de le dire, retards causés par la paresse ou le manque d'imagination – se sont découverts une solidarité entre retardataires. Il ne manquait que des chefs pour s'emparer de la direction d'une grande masse de la population déracinée. Les candidatures à la direction furent nombreuses et la lutte fût âprement disputée entre toutes sortes d'idéologies obéissant à la déesse Raison et les Eglises aux tendances sectaires foisonnèrent. La bataille qui s'engagea – et qui dure jusqu'à nos jours pour ne point cesser de sitôt – confrontait les nantis et la classe qui n'avait que ses bras à vendre. Entre les deux partis naquit une classe oscillante qui n'avait que peu d'argent, point de bras mais des cerveaux. Cette classe fut utilisée par les nantis, mais se vit écarté de leur intimité puisqu'elle n'arrivait pas à leur niveau social. Cette classe que l'on a baptisée "moyenne" devenait l'intermédiaire avec le prolétariat qui, à son

tour, la rejetait. Dédaignée par les nantis, en lutte contre le prolétariat, cette classe moyenne inventa des astuces innombrables pour ne pas être broyée dans ce combat. Sa panoplie utilisait surtout la philosophie avec laquelle elle chercha à s'imposer comme arbitre entre les extrêmes.

Un exemple de la philosophie anglaise du début de la révolution industrielle, que la Grande Bretagne fut la première à expérimenter en Europe, est l'enseignement de Robert Owen. Le père du socialisme anglais démontra avec son disciple William Macclure, que sa pensée n'est qu'une succession de tentatives pour lier le capital aux ouvriers tout en sauvegardant la position de la classe moyenne. Pour ce faire, il fallait intégrer la partie du prolétariat la plus capable dans la classe de la petite bourgeoisie en lui donnant une possibilité de s'élever dans la hiérarchie sociale. L'un des moyens – et le plus important – devait être l'éducation.

Les essais nombreux, tentés par Owen et son partenaire Macclure pour créer des ensembles d'autarcie économique en Angleterre et aux Etats-Unis en groupant un ou deux milliers d'ouvriers, ont tous échoué. Owen rejette la faute sur le manque total d'éducation de ces volontaires hédonistes et, il en conclut qu'il fallait enlever les enfants à leurs parents dès l'âge d'un an et les éduquer en commun afin de les mener vers le bonheur, l'égalité et la disparition des classes.

Or ce qui caractérise l'homme c'est la diversité des tempéraments, des goûts et des opinions. Tôt ou tard se dégagera de ce moule éducatif le futur meneur, le futur penseur et le futur ouvrier. George Orwell, socialiste et fabianiste, devait constater que la disparition des classes sera une chose impossible. Dans *La ferme des animaux* nous lisons qu'il y a des animaux "plus égaux" que les autres¹.

Que l'on pense aussi à la "société sans classes" qu'est l'URSS depuis 1917 décrit par Milovan Djilas dans : *La nouvelle classe*². Il

¹ George Orwell : *Animal Farm* (1945) : "ALL ANIMALS ARE EQUAL BUT SOME ANIMALS ARE MORE EQUAL THAN OTHERS."

² Milovan Djilas : *Die Neue Klasse : Eine Analyse des kommunistischen Systems*. (Kindler, München. 1958)

en ressort que toute société a besoin d'une classe dirigeante. Les Webb le savent et ils ont toujours agi en conséquence. Ils n'ont pourtant inventé aucune nouvelle philosophie ; toute leur vie n'est qu'une mise en pratique d'un amalgame d'idéologies à prédominance socialiste, tendant à sublimer le côté patriarcal et autoritaire du socialisme.

Leur renom dans le monde anglophone est fondé sur leur capacité unique dans leur rôle d'enquêteurs, d'observateurs et de censeurs. Ils décelèrent immédiatement les maladies dont souffrait la société anglaise de leur époque, tout comme un médecin faisant un diagnostic. Et seul un spécialiste averti sait combien il est malaisé d'établir une diagnose sûre. En spécialistes redoutables, les Webb trouvèrent le remède dans la pharmacologie socialiste, cherchant à guérir avec douceur – infiltrations et mis en œuvre par étapes¹ -, car ils étaient profondément défiants des remèdes de choc prescrits par Marx et Engels.

Parmi les précurseurs des sciences sociales modernes, analystes minutieux et clairvoyants, éducateurs infatigables, les Webb n'ont pas réussi à établir une synthèse qui aurait pu servir de fondement à un mouvement socialiste international. Mais qui le pourrait ?

Il est communément admis par les historiens des Webb et de la Société fabienne que leurs actions et leurs idées sont restées confinées à l'intérieur des frontières – ou plutôt des côtes – de la Grande Bretagne jusqu'en 1910. Cela est certainement vrai dans la mesure où ils se sont concentrés depuis leur adhésion à la Société fabienne en 1884, sur les injustices sociales prévalant en Angleterre et surtout à Londres. Mais c'est omettre l'existence d'un vaste réseau d'amitiés personnelles qui lia les Webb avec des personnalités de premier plan du monde anglophone, allant de la Nouvelle Zélande, de l'Australie, de l'Inde vers les Amériques. Un réseau animé des mêmes sentiments et dont les Webb sont devenus les chefs moraux respectés. La fatalité des choses avait entraîné partout dans le monde une industrialisation débridée,

¹ "Permeation" et "gradualism" sont les devises des Webb et de la Société fabienne.

créant des problèmes plus ou moins identiques à ceux de l'Angleterre à cette différence près cependant que les pays anglophones et, à moindre degré, l'Allemagne et l'Autriche, cherchèrent à les résoudre à la manière anglaise, tandis que les pays latins la refusaient.

Il est indéniable que la civilisation anglaise était – et est encore – la plus répandue dans le monde. Ce que faisait Londres avait un écho tout autre que ce que faisaient Paris, Rome et Madrid, et encore moins les autres capitales.

C'est ainsi que les Webb ont acquis déjà avant 1910 et malgré eux une réputation mondiale. Beaucoup de leurs ennemis – en faisant allusion à leur nom qui, en enlevant le second "b" veut dire toile d'araignée – les ont accusé d'être l'araignée au centre de la toile qui attend patiemment ses victimes, tout en restant cachée dans les feuillages. Image assez cruelle, car les Webb étaient personnellement dépourvus d'un caractère dissimulé ; ils disaient hautement leurs convictions et n'ont jamais refusé le débat avec qui que ce soit. L'accusation ressemble étrangement à celle lancée contre Hitler, qui avait pourtant résumé ses idées et futures actions dans *Mon Combat*, que personne n'a dû lire.

Le présent travail n'est qu'une tentative modeste de rechercher le degré d'influence que les Webb ont exercé leur vie durant sur la politique étrangère de la Grande Bretagne et des Etats-Unis. Cependant avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire de fournir une description sommaire des racines idéologiques des Webb et de la Société fabienne et de brosser un tableau rapide de la situation des différentes sociétés socialistes en Grande Bretagne à cette époque.

Jeremy Bentham, un Anglais presque'inconnu en France, doit se contenter dans le Petit Larousse de trois lignes qui disent que sa morale utilitaire repose sur l'arithmétique des plaisirs. Cette explication provient évidemment d'un terme cher à Bentham et qui est la notion de "pleasure", traduit par les dictionnaires de nos jours par "plaisir". Mais Bentham vivait il y a 170 ans et il faudrait

prendre le sens d'antan qui, en plus de la signification moderne, voulait dire aussi : profit de quelque chose. Il serait peut-être judicieux de traduire 'pleasure' par 'positif' mais cette traduction pourrait heurter les puristes, le mot positif ayant été donné aux enseignements de Comte. Une synthèse rapide des idées de Bentham, si importantes dans la vie des Webb, donnera une justification au choix de l'expression 'positif' de préférence au terme 'plaisir.'

Jeremy Bentham était le père du radicalisme philosophique¹ et fonda sa conception sur ce que les historiens sont convenus d'appeler l'utilitarisme. Cette doctrine prône le bonheur pour le plus grand nombre d'individus². Pour atteindre ce bonheur, en somme tout égoïste, il faut additionner tout ce qui fait plaisir à l'individu ; c'est le côté positif qu'il convient d'entasser comme une marchandise sur le plateau d'une balance. Dans l'autre plateau s'entasse tout ce qui déplaît à l'homme, c'est le côté négatif ou la 'douleur' selon Bentham. C'est pour mieux se faire comprendre que Bentham utilisa dans le langage coloré de son époque les termes 'plaisir' et 'douleur'. Lui-même, homme d'une grande austérité aurait été certainement incapable d'imaginer un plaisir autre que moral.

L'individu doit donc s'appliquer à rechercher le coté positif dans la vie en faisant le total de tout ce qui lui plaît. Mais comme dans la vie il y a aussi des choses déplaisantes, donc négatives, l'homme doit essayer de s'en débarrasser pour faire pencher le fléau de la balance vers le plateau positif.

Pour gouverner ces hommes à la recherche du bonheur, Bentham a conçu une assemblée de chefs et ces chefs ne devaient nullement être des hommes élus. Un parlement d'hommes élus est un non-sens pour lui et ce n'est que sur les insistance de James Mill, père de John Stuart Mill, que Bentham accepte un par-

¹ En anglais : *Philosophic Radicalism*. Mais le radicalisme anglais est tout différent du radicalisme français.

² Jeremy Bentham dans *Fragments of Government* (1776) : "In all this progress of science and knowledge it is the great est number that is the measure or right, and wrong".

lement élu au suffrage universel, afin de combattre les "intérêts sinistres représentés par les 200 ou 300 familles régnautes"¹.

La conception du monde de Bentham est toute théorique et relève de la métaphysique pure. Rien dans les idées de ce philosophe et juriste anglais ne touche aux problèmes pratiques que doit affronter un gouvernement dont il ne conçoit même pas la forme : doit-il être autocratique ou démocratique ? Il ne soulève pas non plus les problèmes économiques auxquels doivent faire face les institutions. Ainsi les leçons de l'histoire et tout le passé de l'humanité lui semblent inutiles : l'homme doit vivre dans le présent et n'envisager que l'avenir.

Beatrice Webb a gardé certains traits de cette philosophie en retenant surtout les convictions patriarcales et autocrates de Bentham alliées à l'idée que l'homme n'est qu'une fourmi qui a besoin d'être guidée par une élite.

Cette notion de l'élitisme, est très prononcée chez Bentham qui était un partenaire financier et moral de Robert Owen lorsque ce dernier, appelé le Père du socialisme anglais, tenta d'introduire le socialisme dans un contexte économique pratique, en l'occurrence les usines de textile de New Lanark, en Ecosse. Ces tentatives, datant de 1813, furent un désastre complet.

Le professeur Harrison décrit ainsi la vie des premiers socialistes owenistes : des ouvriers vivant dans une communauté de production. Ils sont traités comme des militaires encasernés ; tout est réglementé d'une façon précise, même les loisirs sont obligatoires et strictement encadrés. Les mariages sont soumis à autorisation, les enfants éduqués par des préposés. Le bonheur était enfoncé de force, si besoin (les punitions ne manquaient nullement), dans les crânes des ouvriers².

Beatrice Webb n'était certes pas d'accord avec Owen et ses idées économiques appliquées trop rigideusement à ses coopératives. Elle le faisait clairement savoir dans son ouvrage publié à Londres

¹ Lane W. Lancaster : *Masters of Political Thought* Vol. III, p. 111 (George G. Harrap, London 1959).

² J. F. C. Harrison : *Robert Owen and the Owenites in Britain and America*, passim (Rutledge and Kegan Paul, London 1969).

en 1891 : *Le mouvement coopératif en Grande Bretagne*, dans lequel elle stigmatise le socialisme oweniste comme étant trop dogmatique.

Par contre, Beatrice Webb apprécia beaucoup l'enseignement d'Auguste Comte dont elle étudia l'œuvre avec soin. Elle y trouva des idées plus souples et plus adaptables à la vie réelle. Elle narre avec beaucoup de verve ces études qu'elle entreprenait en compagnie de sa sœur aînée Margaret, une admiratrice d'Auguste Comte¹. Beatrice avait alors 21 ans et subissait encore l'influence de son mentor Herbert Spencer. Margaret tenta de convaincre sa sœur de la justesse des vues de Comte en énumérant surtout ses déclarations les plus antisocialistes, telles que : L'ouvrier doit toujours être remis à sa place. Les grèves sont intolérables. – Le monde doit être gouverné par des banquiers. Beatrice accepte néanmoins la théorie comtienne des trois stades qui doivent mener vers le positivisme, mais elle reste incrédule devant le projet de Comte concernant l'instauration d'une Eglise de l'humanité... Elle déclare que nous sommes tous pratiquement positivistes, puisque notre règle de vie est le service pour l'humanité. Mais pour servir l'humanité, il nous faut mettre en œuvre une force surhumaine, laquelle nous devons développer perpétuellement. De Comte, Beatrice ne gardera finalement que le crédo du positivisme et l'affirmation que l'homme est arrivé au troisième – stade ou stade final – où la recherche et l'expérimentation mèneront vers la vérité positiviste.

Mais c'est John Stuart Mill (1806-1873), le chef de file de l'école philosophique utilitaire en Grande Bretagne, qui a certainement laissé la marque la plus profonde sur l'évolution intellectuelle de la jeune Beatrice. Mill, dans sa jeunesse, suivait à la lettre l'enseignement de son père, disciple de Bentham. Mais après la mort de celui-ci, il publia en 1863 un travail sur l'utilitarisme qui marqua la fin de sa dépendance vis-à-vis de Bentham et de son père, pour se consacrer à la construction de son propre univers. Questionné sur le système sur lequel il fondait ses idées nouvelles,

¹ Beatrice Webb : *My Apprenticeship*, Vol. I, pp. 169-174. (Pelican Books, Hazel, Watson and Viney, London and Aylesbury, 1938).

ayant abandonné l'enseignement de ses maîtres à penser, il répondit : Sur aucun¹.

Cette réponse caractérise la race anglaise et choqua les Français de tradition cartésienne, car les Français adorent construire un plan logique avant chaque action, plan, qui une fois lancé ne tolère aucune modification en cours de route. Alors que le génie anglais part des antipodes : une idée est lancée et suit son chemin. Si un obstacle se dresse, il est contourné. Au figuratif c'est une rivière qui, en serpentant, se jette dans la mer, acceptant au cours du voyage d'autres ruisseaux et rivières et même des ruissellements infimes.

Ainsi Mill tient littéralement compte de tout dans l'étude de la sociologie. L'action d'un individu est conditionnée par une multitude de faits : son propre caractère, celui des autres, conditions de vie, humeurs, possibilités physiques. Bref, un kaléidoscope qui permet de repartir toujours sur des bases nouvelles avec un dosage des faits suivant les circonstances. La même constatation est vraie pour les masses, les nations, les groupes d'intérêts et les associations de tous genres où les hommes s'unissent pour poursuivre une idée commune.

Il s'agit pour Mill de trouver une explication du comportement humain par l'étude du passé et du présent afin de préparer l'avenir. En cela il est un des précurseurs de la sociologie.

Mill était attiré par le socialisme énoncé par Owen, le positivisme de Comte et le christianisme. En gardant l'équilibre entre ces divers enseignements, il tenta de former l'idéal du bonheur valable pour tous les hommes. C'est dans la recherche d'un équilibre entre toutes tendances qu'il faut voir la clef de sa pensée².

Williard Wolfe affirme que Mill était influencé par Auguste Comte quand il évolua vers le socialisme. Constatation surprenante à première vue mais rendue crédible par le fait que les positivistes anglais sous le positiviste anglais Frederic Harrison avaient

¹ Lane W. Lancaster : *Masters of Political Thought* Vol. III, p. 118.

² Willard Wolfe : *From Radicalism to Socialism, Men and Ideas in the Formation of Fabian Socialist Doctrines*, 1881-1889 p. 33 (Yale University Press, New Haven, London. 1975)

tiré des travaux de Comte leur propre interprétation du socialisme.

Frederic Harrison, un ami de la famille de Beatrice, considéra Comte comme un socialiste abstrait, tandis que la théorie de Mill lui paraissait trop individualiste. Mais sans vouloir reprendre la controverse des philosophes, contentons-nous de noter que les maîtres à penser des Webb étaient des réformateurs à la recherche d'un monde nouveau et d'une justice sociale.

Pour aboutir harmonieusement au développement de l'humanité, les Webb, et partant la Société fabienne, faisaient leur une idée chère à John Stuart Mill :

"Ceux¹ qui refusent d'écouter une opinion parce qu'ils sont sûrs qu'elle est erronée, supposent que leur assurance vaut une certitude absolue. Toute imposition au silence lors d'un débat est une usurpation de l'infaillibilité"².

Par ailleurs, Mill insiste beaucoup sur la nécessité d'éduquer les enfants même contre la volonté des parents, car un homme inculte ne saurait être un juge compétent. Cette exigence est vivement prise par les Webb qui deviendront des partisans infatigables de l'instruction publique. Pour couronner leurs efforts dans cette direction, Sidney Webb deviendra le fondateur de la London School of Economics.

Somme toute, Mill n'a proposé ni système, ni dogmes ; il n'a fourni qu'une grille de travail et de réflexion en laissant la porte largement ouverte aux idées nouvelles. D'où l'impossibilité de le classer nettement dans telle ou telle catégorie du prisme politique. Les Webb aussi ont toujours refusé de transformer la Société fabienne en parti politique ; la Société est restée jusqu'à nos jours un instrument de réflexion sans action directe visible.

Le comportement élitiste de Comte, d'Owen, de Mill, de Bentham, des Webb et de tous les fabianistes reflète un paternalisme

¹ Par "ceux" il faudrait comprendre "ceux qui détiennent le pouvoir".

² Lane W. Lancaster : *Masters of Political Thought*, Vol. III, p. 137.

contraire à l'idée de l'égalité socialiste. Mais tant que le socialisme de rêve n'est pas implanté dans le cœur des hommes avec toute la patience voulue, une élite est nécessaire pour servir de guide. Se pose alors la grande question qui restera sans réponse : les guides s'effaceront-ils une fois le but atteint ou bien inventeront-ils d'autres pour n'avoir point à abdiquer ?

1. PRESENTATION DE LA SOCIETE FABIENNE

1.1. FOISONNEMENT D'IDÉES RÉFORMATRICES ET SOCIALISTES À L'ÉPOQUE VICTORIENNE

Vers 1875 il n'existait aucune opposition socialiste d'envergure entre les différents gouvernements européens. La 1^o Internationale était morte aux Etats-Unis après son transfert à New York. Les Chartistes étaient tombés dans l'oubli complet en Angleterre. La social-démocratie allemande, pourchassée par Bismarck, se réfugiait à New York, après avoir été éliminée à Londres où elle avait tenté de s'établir. Les survivants de la Commune de Paris furent déportés dans les colonies pénitentiaires. Les anarchistes russes, à part quelques actions spectaculaires sans portée, ne comptaient pas encore.

L'Angleterre connaissait alors une évolution industrielle considérable et la reine Victoria était au zénith de son règne en devenant Impératrice des Indes. Disraeli avait laissé à son successeur, Gladstone, un empire sans trop de troubles apparents. Mais l'essor économique suscita une effervescence dans toutes les structures traditionnelles. Des idées radicalement nouvelles, qui avaient pris naissance après la défaite de Napoléon à Waterloo, connurent un réel développement.

La situation intérieure en Grande Bretagne commença à montrer des fissures sous la carapace victorienne. L'ouvrier anglais ne chercha certes pas la révolte ouverte contre les conditions très dures de son existence ; il s'expatria plutôt vers les dominions et les colonies britanniques et vers les Etats-Unis. Cette émigration convenait parfaitement au gouvernement, tout comme aux autres gouvernements de l'Europe (particulièrement allemands et russes), car elle éloignait ainsi les éléments gênants pour la paix sociale dans la métropole et contribuait au développement de la "pax britannica" dans le monde.

L'industrialisation de plus en plus rapide apporta, avec son extension, des conditions nouvelles que peu de savants cherchèrent à approfondir ; aucun précédent ne pouvait fournir une base de

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.....	3
INTRODUCTION.....	8
1. PRESENTATION DE LA SOCIETE FABIENNE.....	20
1.1. Foisonnement d'idées réformatrices et socialistes à l'époque victorienne	20
1.1.2. Ceux qui firent une explication.....	21
1.1.3. Liste des différentes organisations socialistes en Angleterre vers 1889.....	21
1.2. Création de la Société fabienne.....	24
1.3. Réorganisation de la Société fabienne.....	27
1.4. A la recherche d'une doctrine.....	29
1.5. Symbolisme et tactique de la Société fabienne.....	42
1.6. Propagation des idées fabianistes.....	52
2. LES WEBB : DEUX TETES – UNE IDEE.....	86
2.1. Beatrice Webb née Potter.....	87
2.2. L'Autre.....	108
3. RELATIONS ET INFLUENCES INTERNATIONALES DES WEBB.....	131
3.1. Méconnaissance de cette influence.....	131
3.2. La Société fabienne à la conquête des Etats-Unis.....	131
3.2.1. Quelques particularités de la mentalité américaine.....	132
3.2.2. Premiers contacts de Sidney Webb avec les Etats-Unis.....	133
3.2.3. Création de Sociétés fabiennes aux Etats-Unis.....	145
3.2.4. Second voyage de Sidney et Beatrice Webb aux Etats-Uni.....	149
3.2.5. Dissolution des Sociétés fabiennes américaines et pénétration des institutions à travers les associations.....	166
3.3. Le fabianisme et l'Union soviétique.....	190
3.3.1. Les Webb : maîtres à penser de Lénine ?.....	190
3.3.2. Connaissances et amitiés dans les milieux soviétiques : Litvinoff, Kamenev, Krassin, Chicherin, Bogomolov, Trotsky, Sokolnikov, Cahan et Maisky.....	201
3.3.3. Médiateurs britanniques: Harold Laski, Charles Trevelyan, Stafford Cripps.....	212
3.3.4. Soviet Communism : A New Civilisation ?.....	231
3.4. Le socialisme germano-russo-polonais.....	240
3.4.1. La législation sociale de Bismarck.....	242
3.4.2. Les Kathedersozialisten, Schacht et le fabianisme.....	244
3.4.3. L'euplutisme de Walther Rathenau.....	250
3.4.4. Des fabianistes allemands et le révisionnisme de Bernstein.....	255
3.4.5. Les Webb et le socialisme éthique d'Ernst Toller.....	265
3.4.6. Les Rapports annuels de la Société fabienne et l'Allemagne.....	267
3.5. La France et les fabianistes.....	271
3.5.1. Les Français vus par les Webb.....	271
3.5.2. Les relations franco-britanniques d'après Arthur Henderson.....	279

3-5.3. Rencontres franco-britanniques.....	282
3.6. L'Italie fasciste : un espoir déçu	285
3.7. La Tchécoslovaquie : Une création fabianiste ?.....	287
3.8. La socialisation du Commonwealth	289
3.8.1. L'Australie	290
3.8.2. La Nouvelle-Zélande.....	294
3.8.3. Le Canada.....	299
3.8.4. L'Inde britannique	306
3.9. Le socialisme japonais et sa contribution à la décolonisation des Indes néerlandaises	317
4. A LA RECHERCHE D'UN NOUVEL ORDRE INTERNATIONAL.....	330
4.1. La Table Ronde et le Royal Institute of International Affairs	331
4.2. L'Internationale Socialiste	341
4.3. La Société des Nations.....	349
5. CONCLUSION	365
ANNEXE	370
BIBLIOGRAPHIE OUVRAGES CONSULTES ET UTILISES.....	372
PERIODIQUES ET DOSSIERS CONSULTES ET UTILISES.....	379
BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE	380
LISTE DES PERSONNES	383